

L'idée de santé et ses (més)aventures holistiques

YORGHOS REMVIKOS

CEARC, OVVSQ, Université
Paris-Saclay
11, boulevard d'Alembert
78280 Guyancourt
France

<yorghos.remvikos@uvsq.fr>

Tirés à part :
Y. Remvikos

« Le jeu de la science n'est pas le jeu de la possession et de l'élargissement de la vérité, c'est le jeu où le combat pour la vérité se confond avec la lutte contre l'erreur » Edgar Morin, *Science avec conscience*, 1990.

Est-il encore nécessaire de porter un regard critique sur notre compréhension de ce qui fait santé, des différentes définitions au possible renouvellement d'approches pour la préserver et la développer ? Je propose d'en explorer quelques facettes, en refusant, comme point de départ, la recherche de la « bonne » définition, comme résidu d'idéalisme (non avoué) qui s'appuierait sur de supposées essences éternelles des entités ! En somme, il y aurait des questionnements épistémologiques à soulever, sans chercher à nier les progrès en termes d'espérance de vie que l'on doit au réductionnisme des relations linéaires entre causes et effets, introduit au XVII^e siècle et qui aujourd'hui semble avoir atteint ses limites.

Dans la mesure où les concepts que je vais problématiser ont été, à l'origine, proposés par l'Organisation mondiale de la santé (OMS), je me dois d'affirmer, d'emblée et avec insistance, que mon propos ne s'adresse en aucun cas à l'institution, à laquelle je prêteraï ainsi des intentions, encore moins à ceux qui assurent au quotidien ses difficiles missions. Il cherche à épingle certaines « complications » pour notre pensée, héritage de la modernité et du positivisme. Je tente aussi de faire écho à Isabelle Stengers qui, s'exprimant sur un possible dialogue entre philosophie et science, appelle à « *civiliser une science qui confond ses réussites avec l'accomplissement du destin humain* » [1]. Je vais donc exprimer quatre regrets ou frustrations, relatifs à « *la santé comme complet bien-être* » et le concept *One Health*, en espérant susciter un intérêt pour des aspects qui pourraient être restés un peu dans l'ombre. Ces tentatives de donner un sens nouveau au terme santé appartiennent à une longue succession depuis l'introduction de *l'hygeia* antique, que je ne reprends pas ici.

La santé est un état de complet bien-être...

Que la définition de la santé de 1946¹, introduite dans la constitution de l'OMS et qui figure toujours sur son site officiel, puisse être vue comme révolutionnaire, nul doute. Malheureusement, ce qui aurait pu être un nouveau départ a mené à des débats dans tous les sens. Le problème s'est manifesté dans les différentes tentatives de mesurer la santé [2], réduisant le bien-être, peu ou prou, à la santé mentale [3], négligeant son caractère métaphysique, abstrait, sans contenu défini. Les tentatives dans ce sens n'auraient pas prospéré, malgré la diversité des travaux [4]. Il y a même eu, parfois, rapprochement entre *well-being* et *welfare*, accordant un rôle important à l'État providence [5, 6], approche

Article reçu le 19 août 2022,
accepté le 21 novembre 2022

¹ Elle est reprise dans le sous-titre de cette section et celui de la suivante.

Pour citer cet article : Remvikos Y. L'idée de santé et ses (més)aventures holistiques. *Environ Risque Santé* 2023 ; 22 : 93-98. doi : 10.1684/ers.2023.1712

qui a été aussi sévèrement critiquée, en contestant la primauté de l'utilité (économique) sur la valeur sociale [7].

Mon regret s'exprimera alors contre le fait que, depuis plus de 75 ans, la santé continue à être mesurée par l'absence de maladies et d'incapacités, alors que le bien-être, toujours cité pour faire bien, n'a jamais été questionné dans le sens du renouvellement de l'action, sur le plan opérationnel, avec des visées différentes. En témoignent, modestement, les échanges, dont *ERS* s'est fait écho, sur la place du bien-être dans les évaluations des impacts sur la santé [8, 9].

En clair, de nouveaux mots sont proposés, ou d'anciens, auxquels on donne le sens que l'on veut, mais ces glissements ne sont pas soumis à l'examen critique quant à leur intérêt ou leurs conséquences [10]. Tout semble fait pour préserver le système économique et politique, pour lequel la santé est vue comme garantie de la productivité, de son bon fonctionnement, dans le sens de production de richesses. Comment alors défendre la santé, par exemple, comme le moyen de réussir sa vie, selon les termes de la charte d'Ottawa ? Impossible sans sortir des dictats de l'économie, un fonctionnalisme, sans ouverture vers un bien-être autre que naturalisé, chosifié.

... et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'incapacité

Cette fois je ne suis pas certain de parler de frustration, le cas serait autrement plus grave. J'évoquerais la force implacable du temps qui, tout en accordant le statut novateur à une définition, à un moment donné, des années après, révèle son vieillissement, son inadéquation face aux nouvelles attentes de la société². En effet, l'expression choisie en 1946, s'avère en collision frontale avec les mouvements critiques qui ont émergé à partir de la fin des années 1960 : féminisme, mouvement pour l'égalité des genres (LGBTQIA), émancipation des opprimés, anti-racisme et qui, de ce fait, ont mis en avant l'exigence nouvelle d'une société inclusive. Un tel mouvement critique, l'*Union of the Physically Impaired Against Segregation*, a publié une déclaration, en 1975, s'exprimant contre l'*ableism*, en français validisme (citée dans [11]). Du coup, le « pas seulement » conserverait l'enfermement de la santé dans une vision normée, un état idéal (fonctionnel ?), hors-sol, en guise de référence. Toute personne souffrant de handicap se trouverait exclue (objectivement) du complet bien-être, en totale contradiction avec le validisme qui refuse que les valides imposent leurs normes. Pensons aux nombreux autistes, voire aux personnes porteuses de trisomies, qui peuvent vivre aujourd'hui de manière autonome, prétendre à leur manière d'être, sans leur imposer une vision « officielle », normée. Il ne s'agirait pas de refuser toute norme, en général, mais d'appeler à une puissance normative nouvelle, qui conteste les rapports de domination.

L'exigence d'inclusivité vient contredire la formulation de 1946. Je pourrais encore l'illustrer par les revendications de ceux qui s'élèvent contre la grossophobie de la société, tout embonpoint (ou plus) étant un motif pour une triple condamnation (non limitative), esthétique, sanitaire et surtout morale, le surpoids révélant une « faiblesse » de l'esprit. Bien vivre ses rondeurs ou tout autre défaut, par rapport aux canons dominants, est interdit de fait et tout accès au complet bien-être nié. Des critiques dans le même sens ont été exprimées au sujet des politiques visant le bien-être au Royaume Uni³ [11].

Une solution, en apparence simple, serait de retirer le « seulement ». Cependant, le constat de la persistance de la mesure de l'état de santé par les seules maladies ou

² J'attire encore l'attention du lecteur sur le fait que l'OMS a pris position sur les nouveaux débats, produit des documents et rapports, dans le sens de l'inclusivité ; pour autant la formulation de sa constitution persiste.

³ Notons que le Royaume-Uni fut un des rares pays à promouvoir le bien-être dans les politiques publiques, notamment au cours du premier mandat de Tony Blair, mais de l'intention à leur mise en application, il y aurait des « ratés »...

incapacités, à l'origine de ma frustration, resterait inchangé. À quoi aurait servi alors la définition de 1946 ?

Réductionnisme *versus* holisme, unité et multiplicité en question

Il ne s'agit pas de faire un exposé savant sur ces divisions de la philosophie et leurs variantes, l'holisme ayant reçu différentes interprétations disciplinaires. J'essayerais de partir de l'opposition entre Descartes et Pascal, près de trois siècles avant que le terme holisme ne soit théorisé⁴, plutôt pour montrer ce qui est en jeu⁵. Le *Discours de la Méthode* fonde une approche réductionniste, en édictant que la connaissance du tout peut être atteinte par celle des parties. Pascal répondit que, certes, mais nous ne pouvons non plus connaître les parties, sans connaître le tout⁶. Pour prendre un exemple, posons-nous la question : peut-on dériver les propriétés d'un édifice à partir de celles des matériaux qui le composent, par exemple les pierres brutes ? La réponse est évidemment non, car il y a dans l'agencement, son design, de nouvelles propriétés, de par l'empilement (pierres préalablement taillées par exemple), l'usage ou non de mortier, les techniques annexes, comme l'étaillage, etc., non déductibles des propriétés des pierres. Nous touchons au champ de la complexité⁷ (que Descartes et Pascal ne connaissaient pas) et je me limite à un exemple mécanique (objet technique, une fabrication humaine) et non organique, pouvant présenter une multiplicité de niveaux d'ordre et d'(auto)organisation⁸.

Si je m'aventure en épistémologie, c'est pour comprendre les qualificatifs associés à la formulation de 1946 dans la littérature, une définition globale, positive ou holistique de la santé. L'intérêt de l'holisme est bien de partir de l'idée que, de nouveaux niveaux d'ordre dans l'agencement des parties, des nouvelles structures et propriétés, peuvent émerger, conduisant à l'expression caractéristique : le tout est plus que la somme de ses parties. Il y aurait bien de l'holisme dans la définition de 1946 (bien-être comme émergence), même si la décomposition du bien-être en dimensions, physique, mentale et sociale, relèverait du réflexe conservateur. Mais, comme j'ai expliqué précédemment, pour ce qui concerne l'action, tant le bien-être que ses éventuels apports, de par le supposé cadrage holiste, seraient restés largement lettre morte.

One Health, deuxième incursion dans l'holisme

Examinons les termes associés à ce nouveau concept : il se propose d'équilibrer et d'optimiser (*sic*) la santé, des humains, des animaux et des écosystèmes⁹. Il y aurait encore dans cette notion d'optimisation un appui implicite aux idées pures de Platon. D'abord par la conviction qu'un optimum existerait (où le cherche-t-on et serait-il

⁴ Selon Wikipédia, son introduction est attribuée à l'homme d'État sud-africain, Jan Christiaan Smuts, dans son livre *Holism and Evolution* (1926).

⁵ Dans le livre *Science avec Conscience* d'Edgar Morin, dont j'ai tiré l'exergue et que je cite plus loin, on trouve une discussion non seulement sur la réduction, mais aussi sur la disjonction, par exemple nature-culture ou sujet-objet, autre problème de la science classique, tout ceci dépassant l'ambition de ma tribune.

⁶ Voici l'extrait exact depuis les *Pensées* de Pascal : « Toutes choses étant causées et causantes [...] je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties ».

⁷ Edgar Morin a aussi défendu la thèse selon laquelle la complexité vient dépasser l'opposition entre réductionnisme et holisme.

⁸ On peut le comprendre par un raisonnement analogue, partant de l'organisme dont les propriétés ne seraient pas réductibles à celles de ses organes, celles des organes à celles des tissus et ainsi de suite pour les cellules jusqu'à l'ADN et les constituants des cellules.

⁹ Formulation qui figure telle quelle sur le site de l'OMS (en anglais) : « [...] *unifying approach to balance and optimize the health of people, animals and the environment* ».

immuable ?) et, encore, que l'on pourrait y accéder, alors que nous ne pouvons savoir si nous l'avons atteint, sauf à considérer que nous pouvons le connaître *a priori*. De plus, dans notre monde, en perpétuel devenir, toujours imparfait et jamais fini, les idées pures ou les formes éternelles, même exprimées mathématiquement, pourraient relever de l'incongruité !

Je ne sais pour certain si des intentions « holistes » ont présidé à l'élaboration du concept. Je me fieraux auteurs qui s'en réclament et qui incluent d'autres concepts comme *Eco-health* [12], soulevant les mêmes commentaires de ma part. Comme j'ai expliqué ci-dessus, une approche holiste considère que le tout organisé comporte de nouvelles propriétés. Or, dans la définition de *One Health*, il n'y a qu'une énumération cartésienne de parties, en introduisant, à peine, des termes d'interaction entre elles, un découpage. Il serait possible de tenter de saisir le *holos* = le tout, la biosphère par exemple, mais quelles nouvelles propriétés/variables nous permettraient d'en donner une description globale ou de l'évaluer ? Cette fois, l'incursion dans l'holisme se serait embourbée.

D'ailleurs, en examinant les applications les plus fréquentes de *One Health*, portant sur les zoonoses et l'antibiorésistance¹⁰, on peine à trouver « Une seule santé », car, sans aucunement nier leur importance, le mot d'ordre reste : pourvu qu'il y ait retour bénéfique pour la santé humaine, comme absence de maladies ou d'infirmités ! Et des réflexions sur la santé animale, pour eux et non pour nous ? Les vétérinaires se sont intéressés au bien-être des animaux d'élevage et de compagnie¹¹, comme les éthologues étudient les animaux sauvages, dans leur milieu ou en captivité¹². Y aurait-il des pistes ? Ces réflexions sont rares, voire largement absentes des travaux portant sur *One Health* et je n'ai pas abordé la santé des écosystèmes, au service, sans doute, des humains.

One Health et éthique, le rendez-vous manqué

Partir de la philosophie morale s'avérerait difficile. Nous nous heurterions à la fermeture imposée par le positivisme logique, la séparation radicale entre faits et valeurs¹³ n'autorisant pas l'articulation entre exercice scientifique et réflexion éthique, sauf, peut-être, par un examen autoréflexif et autocritique permanent, le scientifique-sujet étant réintégré dans sa connaissance [13]¹⁴. Du coup, je ferai appel au bon sens, éventuellement, la sensibilité du lecteur. Edgar Morin admet qu'ainsi la réflexion serait extra- ou méta-scientifique, « *manquant les vertus vérificatrices de la science* » (*ibid*), mais nous n'avons pas mieux.

Ce que l'allusion à la biosphère cherche à montrer est le fait qu'il existe un milieu de vie commun à tous les vivants, humains compris, qui tentent de prospérer en inter-

¹⁰ Il suffirait de consulter le n° spécial de la revue *Frontiers in Veterinary Science* : <https://www.frontiersin.org/research-topics/5479/concepts-and-experiences-in-framing-integration-and-evaluation-of-one-health-and-ecohealth#articles>

¹¹ Le site de l'Académie vétérinaire de France propose une série de ressources, rapports, textes réglementaires autour du bien-être animal : <https://academie-veterinaire-defrance.org/les-dossiers-de-lavf/bien-etre-des-animaux-delevage>

¹² Devant l'étendue de la matière-sujet, je conseille, *a minima*, la lecture d'ouvrages et travaux du primatologue Franz De Waal et de la spécialiste des corvidés Nicola Clayton ; de manière opposée, l'ouvrage *L'animal et la Mort*, de Charles Stépanoff, fournit des pistes pour comprendre comment, au travers de l'éducation scolaire (fin du XIX^e siècle), l'animal, d'être vivant, a pu devenir (dans l'esprit de chacun) matière à consommer.

¹³ Pour un examen critique et une tentative de dépassement, voir Hilary Putnam, *The Collapse of the Fact-Value Dichotomy*, Harvard University Press, 2002.

¹⁴ Il y a bien sûr des courants évoquant la recherche socialement responsable, mais ce que je vise, en l'occurrence est la découverte de la dimension éthique (des questionnements) dans la conscience du scientifique.

dépendance. Si on poursuit alors le raisonnement, il y a des règles de coexistence à établir et des qualités à définir pour les évaluer. La grande question devient alors : nous humains, ceux qui se voient, actuellement en position de domination, devant l'état dans lequel nous avons mis notre monde, quelle place serions-nous susceptibles de laisser aux autres, humains et non-humains compris ? Devrions-nous prendre en compte des points de vue non-anthropocentrés, dans le sens de leur bien-être et comment ?

Voilà un point de départ pour une réflexion éthique, plutôt absente des publications qui traitent du sujet. J'ai parcouru l'ensemble des articles du n° spécial d'ERS consacré à *One Health* et je n'y ai trouvé que deux mentions du terme éthique¹⁵. La première, en référence au bien-être animal, dans l'article de Marion Vittecoq (p. 203) et une autre dans celui de Catherine Larrère (p. 209), dont les travaux en éthique environnementale ont aussi inspiré mon propos. Dans son article, l'auteure mentionne les thèses d'Aldo Leopold¹⁶, inventeur de l'idée de *Land Ethic*, titre d'un de ses textes. Ce dernier y défend l'élargissement de la communauté (biotique), au-delà des humains, « *au sol, à l'eau, aux animaux, aux plantes...* » ([14], p. 10), l'idée d'*Une seule santé* venant comme en écho. C'est à ce titre que je me permets d'évoquer l'occasion manquée, car les considérations éthiques pourraient ne pas ressortir des seules théories philosophiques, mais en tant qu'exigences pratiques, immanentes à l'expérience de la vie elle-même.

Un appel en guise de conclusion

En partant toujours du sens commun, je pourrais dire que la volonté de produire un nouveau vin se manifeste régulièrement. Pour autant, nous refusons de reconnaître notre réticence à changer d'autres, que nous préférons juste ripoliner à « neuf » (extérieurement). Je pourrais prendre l'exemple des aires marines protégées qui nous ramènent à l'opposition entre les logiques de conservation ou de préservation, depuis la fin du XIX^e siècle [15]. En somme, si nous voulons prendre un virage nouveau, nous ne le réussirons pas avec d'anciens cadres conceptuels, les « nouveautés » proposées ne touchant pas au fondement du système, responsable du dérèglement climatique ou des profondes inégalités sociales (à la fois concentration continue des richesses et extrême pauvreté persistante), de l'érosion de la biodiversité, à l'épuisement des ressources non renouvelables.

Ne faudrait-il pas chercher une alternative au fonctionnalisme de l'économie classique, dénoncer la croyance aveugle en la « vérité » du marché et contester sa mainmise sur ce qui est valeur (voir par exemple [16]) ? Nous pourrions aborder l'avenir dans un sens souhaité, collectivement, sans se faire imposer les règles de vie par un système qui montre régulièrement ses failles, responsable de crises récurrentes, entraînant dislocation sociale et destruction des milieux de vie. ■

Remerciements et autres mentions

Je suis redevable à mon collègue Jean-Claude André pour ses nombreuses remarques positives qui ont permis l'amélioration et l'enrichissement de mon texte.

Financement : aucun ; **liens d'intérêts** : l'auteur déclare ne pas avoir de lien d'intérêt.

¹⁵ Consultable ici : https://www.jle.com/fr/revues/ers/sommaire.phtml?cle_parution=5291 ; Une remarque similaire proviendrait de la lecture du n° spécial de *Frontiers in Veterinary Science*, cité précédemment.

¹⁶ Celles qui figurent, à l'origine, dans son livre *L'Almanach d'un Comté de Sable*, où l'auteur emprunte des métaphores inspirées de la santé.

Références

1. Stengers I. *Réactiver le sens commun*. Paris : La Découverte, 2020.
2. Breslow L. Health measurement in the third era of health. *Am J Public Health* 2006 ; 96 : 17-9.
3. Hanlon P, Carlisle S, Hannah M, Reilly D, Lyon A. Making the case for a 'fifth wave' in public health, *Public Health* 2011 ; 125 : 30-6.
4. Perron Z, Buzaud J, Dieter K, Martin C. Les approches du bien-être : un champ de recherche multidimensionnel. *Rev Polit Soc Familial* 2019 ; 131-132 : 119-26.
5. Taylor D. Wellbeing and welfare: a psychosocial analysis of being well and doing well enough. *J Soc Policy* 2011 ; 40 : 777-94.
6. Raphael D. Challenges to promoting health in the modern welfare state: the case of the Nordic nations. *Scand J Public Health* 2014 ; 42 : 7-17.
7. Jordan B. *Welfare and wellbeing: social value in public policy*. Bristol : Policy Press, 2008.
8. Legendre AL, Remvikos Y. Évaluation des impacts sur la santé : de l'évaluation d'une évaluation, à l'ouverture d'une discussion sur les impensés de la démarche. *Environ Risque Sante* 2018 ; 17 : 505-16.
9. Cantoreggi N, Simos J. Évaluation des impacts sur la santé, à propos des impensés de la démarche. *Environ Risque Sante* 2018 ; 17 : 517-23.
10. Remvikos Y. Autonomie et pouvoir d'agir, besoin de clarifications ? *Environ Risque Sante* 2022 ; 21 : 317-19.
11. Edwards C, Imrie R. Disability and the implications of the wellbeing agenda: some reflections from the United Kingdom. *J Soc Policy* 2008 ; 37 : 337-55.
12. Lerner H, Berg C. A comparison of three holistic approaches to health: one health, ecohealth, and planetary health, *Front Vet Sci* 2017 ; 4 : 163.
13. Morin E. *Science avec conscience*. Paris : Seuil, 1990.
14. Léopold A. *L'Éthique de la terre, suivi de Penser comme une montagne*. Paris : Éditions Payot et Rivages, 2019.
15. Larrère C, Larrère R. *Penser et agir avec la nature*. Paris : La Découverte, 2018.
16. Graeber. D. *Towards an anthropological theory of value*. New York : Palgrave, 2001.